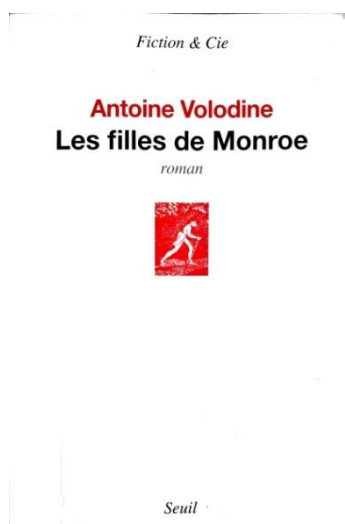


**La chair qui devient cauchemar ou une dernière
parution post-exotique (sur *Les filles de Monroe*
d'Antoine Valodine)***

Lorenzo Piera Martín
Universidad de Salamanca



Les filles de Monroe (Antoine Volodine, 2021, Éditions du Seuil) est une histoire d'attente, celle dudit Monroe, qui prépare son retour sur terre dès les profondeurs de l'espace noir pour sortir l'humanité de son pénible état où tout espoir sur l'avenir est déjà fade. Il s'agit aussi d'une histoire d'épuisement, l'histoire de cette humanité, l'histoire de Kaytel, commissaire de police de la Deuxième Union

Soviétique, et de ses efforts inutiles pour se renseigner sur le plan de Monroe et de l'arrêter. Sombre, inondée d'une ambiance de pluie, de quartiers ruineux où habitent chamanes et morts et où les filles de ce

*Volodine, Antoine (2021). *Les filles de Monroe*. Paris : Éditions du Seuil, collection Fiction & Cie. 286 p. ISBN : 9782021478471

Monroe se matérialisent infatigablement, nuit après nuit, on dirait quand-même une histoire d'amour : déjà, curieuse est-ce la sensualité délabrée entre Kaytel et Dame Patnos, sa supérieure ; mais ce qui frappe davantage le lecteur c'est l'amour de Breton, candidat à protagoniste, qui, chargé de surveiller le quartier où les filles surgissent, voit apparaître Rebecca Rausch et, avec elle, les souvenirs d'un passé de tendresse et camaraderie partagés dont il ne reste rien – ou presque rien – dans l'esprit de cette figure féminine à peine humaine qui traverse en tenue militaire les rues et les nuits de ce roman crépusculaire, inquiétant, ce roman en suspense et en suspension : ce dernier post-exotique.

Car on peut bien se fier à ce qu'on a déjà lu d'Antoine Volodine, de sa littérature dite « post-exotique », pour entamer la lecture de sa dernière parution. On pense notamment à une certaine ligne dans son écriture établie par *Dondog* ou *Songe de Mevlido*, à leur ambiance urbaine et sombre, et aussi au sentiment de fatigue cultivé excellemment dans *Terminus Radioux*. Il arrive qu'au sein du post-exotisme chaque livre n'est ni tout à fait le même, ni tout à fait autre que son précédent ou que celui qui va le suivre, cette littérature étant construite à partir de récurrences aux niveaux des thèmes, de l'esthétique, de la composante idéologique. *Les filles de Monroe* n'en est pas l'exception. Le lecteur familiarisé avec l'écriture d'Antoine Volodine y reconnaîtra aisément ses traits de caractère, l'univers obscur, les personnages schizophrènes, le poids de l'onirisme dans l'intrigue, la manière déroutante d'y mener le lecteur ou le travail soigneux au niveau de l'écriture et de la construction narrative. Pour le lecteur débutant, en revanche, c'est toujours un peu compliqué d'entrer dans le post-exotisme. C'est fait exprès, nous dit l'auteur, pour se garder des possibles lecteurs malveillants... Mais, il faut le dire, *Les filles de Monroe* n'est peut-être pas un des titres d'Antoine Volodine les plus agressifs envers son lecteur. Il y a de pièges et d'obstacles à surmonter, bien sûr, mais on trouvera quand-même un sentier clair de lecture pour bien guider l'entrée dans ce livre. Une belle opportunité pour commencer l'aventure post-exotique, dirait-on.

C'est peut-être parce que, dès le début, on nous offre la possibilité de nous accrocher à deux horizons romanciers : ceux de la science-fiction et du polar. Breton et son compagnon sont capables de percevoir la réalité où se matérialisent ces filles à l'aide des lunettes spéciales, les binoculaires de Hirsch. De ce fait, ils seront recrutés à la force par le Parti, qui mène une enquête policière où la consultation des univers noirs où des témoignages chamaniques sera privilégiée pour trouver ce Monroe qui conspire au-delà de la mort. Toujours est-il, le post-exotisme sait comment défaire les genres narratifs. Il y a une composante de jeu, de tromperie même, qui rend la lecture imprévisible. Que devient l'investigation, les motivations du détective, la fiabilité de ses déductions, quand on croise la frontière entre la vie et la mort ? Une première réponse : cela peut devenir bizarrement comique, d'un humour un peu noir, un peu absurde qui fera sourire le lecteur confus. On ne devrait pas non plus s'accrocher fermement à ce qu'on attend du genre de la science-fiction. Oui, il y a ces binoculaires, la « xénomorphologie » des filles de Monroe, l'existence des réalités parallèles... Mais, comme l'auteur, qui commença sa carrière littéraire aux Éditions du Futur, l'a rappelé à maintes reprises : ce n'est pas du fantastique, c'est du réalisme soviétique magique.

Je me mis à penser à la mort. C'était une question que nous soulevions très peu, Breton et moi. L'idée de la vie nous faisait vomir. Elle revenait à chaque instant, cette idée, ce qui alimentait nos sursauts, nos hoquets et nos crachements de fluides divers. Il était extrêmement difficile de vivre, de survivre, de continuer à effectuer ce long passage dans la folie généralisée, dans la schizophrénie généralisée du cap, de rencontrer jour après jour l'hostilité de tout et de tous, il était extrêmement pénible et vain de prendre part à cette lente course d'obstacles, de sentir la dégradation mentale et physique s'accroître en nous, de sentir nos corps s'épuiser, être gagnés par de vilains maux et de vilaines odeurs, extrêmement pesant d'être obligés à avancer coûte que coûte, avec tout au plus la perspective d'une prochaine étape, d'un prochain chapitre dans un livre dont la fin nous échappait et nous échapperait. Extrêmement difficile, donc, pénible vain et pesant. La mort n'était pour nous qu'un territoire annexe dans lequel nous nous aventurons naturellement, pendant nos transes chamaniques, avec ou sans lunettes de Hirsch, un territoire qui, en fin de compte, nous apparaissait comme un rêve sans importance puis disparaissait, et où nous puisions quelques informations que nous cachions à la police et à nous tourmenteurs du Parti. (233-234).

Il a peu d'espoir dans *Les filles de Monroe*. Quand les physiciens font l'hypothèse sur la fin de l'univers, certains parlent d'une fin où, à force de s'expandre, les étoiles et avec elles les planètes deviennent de plus en plus froides, rendant impossible toute vie quoi que ce soit. On appelle cette théorie le « *Big Freeze* », et on dirait que c'est le portrait de la fin de l'humanité le plus adéquat pour parler de ce livre. Le cas de Kaytel est paradigmatique à cet égard. Il est fatigué. Il questionne le sens de ses actes. Il semble ne pas croire à l'utilité de ces efforts. Mais il effectue son travail quand-même, animé par une volonté plus sisyphéenne que cynique, plongé pourtant dans une conscience de défaite qui, comme la pluie, persiste tout au long du roman (d'ailleurs, ce qui ont lu *Songes de Mevlido* trouveront une certaine similarité entre Kaytel et son protagoniste...). En parlant de volonté, Rebecca Rausch représente une attitude complètement contraire. Elle ne se fait pas des questions, ses objectifs sont fixes e inamovibles. Car, implacable et ferme, ses priorités excluent tout ce qui ne contribue pas à préparer l'arrivée de son père, y compris, bien sûr, les sentiments d'amour pour ce jeune homme schizophrène, seul vestige d'un espoir amoureux, toujours projeté vers le passé. Breton, lui, il ne se fait pas beaucoup de questions non-plus. Il suit son amoureuse, sa *Nadja* à la post-exotique, convaincu que sous l'apparence de cette figure noire, presque arachnide, il se trouve encore la jeune Rebecca Rausch qu'il aimait. De cette sorte, tout le monde est en mouvement dans le roman, et il se produit une chose intéressante : bien qu'il soit plein d'action, de dynamisme, *Les filles de Monroe* introduit le lecteur dans une sensation d'immobilité, de répétition, à laquelle il contribue sans doute cette désillusion généralisée sur l'avenir. On garde toujours une arrière-pensée de futilité : on risque sa vie, mais, qu'est-ce que cela veut dire dans un monde de plus en plus fade, insensé, où les valeurs morales sont imposées par le Parti et les morts mènent une existence similaire à celle des vivants ? C'est seulement le retour de Monroe, espoir narratif aussi, qui semble promettre un véritable changement, on ne sait toujours pas si ce sera pour le meilleur ou pour le pire. Et donc, oui, on

l'attend, mais on l'attend comme on attendait Godot dans la pièce de Samuel Beckett...

Une sensation d'accablement écrasait Kaytel quand il pensait aux responsabilités qui encombraient au Parti. Au Parti et à la police, deux institutions qui, à la longue, avaient fini par se confondre. Accablant était d'avoir hérité les valeurs de la révolution mondiale, alors que le monde s'était ratatiné jusqu'à n'être plus qu'un asile de fous, une minuscule poche dans la carte du globe. Accablante était la réalité de la fin collective. Accablant était l'aveuglement des hauts cadres du Parti qui, contre toute logique, comptait encore mobiliser les masses pour assurer à l'humanité des conditions de survie meilleures. Accablante et imbécile était l'idée que rien n'avait échoué à jamais, que rien n'était fichu, et qu'il était normal que la police continue à assumer des tâches d'ordre et d'espérance. Alors, parce que les morts voulaient mettre leur grain de sel dans la dernière longue marche de l'Histoire, parce que des types comme Monroe voulaient intervenir depuis l'au-delà, Kaytel se sentait très, très fatigué. Et, plutôt que travailler, il passait surtout son temps à faire semblant de réfléchir. (56)

Cette fatigue accablante, cette méfiance envers l'avenir, on la connaît bien, malheureusement. Les derniers temps nous ont peut-être habitués à certains sentiments qu'on pourrait bien partager avec les personnages de ce roman post-exotique. Que ce soit à travers de ses sombres images, de l'ambiance d'épuisement, des figurations un peu absurdes de la volonté, ou de ses sinistres prophéties, *Les filles de Monroe* résonne avec son lecteur. Le lecteur débutant pourrait même arriver à en faire une lecture d'actualité, en clé symbolique, et trouver pas mal d'éléments à relier avec notre réalité historique. La possibilité est là. Mais, même s'il n'aurait pas tort, il pourrait peut-être limiter les possibilités suggestives de la littérature d'Antoine Volodine. Car le post-exotisme, cadré thématiquement dans les atrocités et fantasmes du XXe siècle, n'est qu'une fable politique, une réélaboration littéraire de l'histoire ou de l'actualité, racontée du côté des vaincus. Ça serait, en tout cas, une partie de l'histoire elle-même, celle qui habite au fond de nos crânes et qui suit des puissantes constructions alternatives aux discours officiels. Une partie de l'histoire qui dépasse ses figurations littéraires concrètes, les scènes décrites, les réflexions faites au sein du livre, qui se dessine entre chaque titre publié par Antoine Volodine et ses hétéronymes. On le ressent. De même que, dans le post-exotisme,

chaque livre n'est ni tout à fait le même, ni tout à fait autre que ses semblables, il arrive souvent qu'on ait l'impression que le roman ne finit pas à la dernière page du livre, qu'il lui déborde. C'est encore le cas de *Les filles de Monroe*, qui donne cette envie étrange de continuer sa lecture une fois finie : ce dernier post-exotique intrigant, sombre, parfois comique et qui, pour le lecteur débutant – c'est probable – en sera aussi le premier.